

arcacal

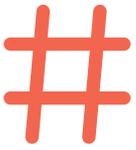
Compagnie nationale
de théâtre lyrique et musical
direction Catherine Kollen

**Création
2024 / 2025**

Revue de presse



Contact Presse
Anne Gueudré
06 60 51 03 82
anne.gueudre@gmail.com



Tournée

Don Giovanni Prague, 1787

Musique
W.-A. Mozart

Livret
Lorenzo Da Ponte

Direction musicale
**Julien Chauvin,
Le Concert de la Loge**

Mise en scène
Jean-Yves Ruf

Création
15 novembre 2024

Ven. 15, dim. 17 *, mar. 19,
mer. 20, ven. 22,
sam. 23 novembre 2024 à 20h
Théâtre de l'Athénée -
Louis Jouvet (Paris)
*16h

Représentations en 2025-26

Sam. 11 octobre 2025 (20h)
Théâtres de Maisons Alfort

Sam. 13 décembre 2025 (20h)
Dim. 14 décembre 2025 (16h)
Mar. 16 décembre 2025 (20h)
Opéra de Massy

Sam. 17 janvier 2026 (20h)
Dim. 18 janvier 2026 (16h)
Atelier Lyrique de Tourcoing

Dim. 12 avril 2026 (16h30)
L'Archipel, Sc. nat^{le} Perpignan

Sam. 25 avril 2026 (20h)
Dim. 26 avril 2026 (15h)
Clermont Auvergne Opéra

Tournée 2025-26 et 2026-27
(en cours de construction)

Contact Diffusion
Catherine Lafont
Secrétaire générale
06 67 33 26 59
catherine.lafont@arcal-lyrique.fr

Production
Arcal

Coproduction
Athénée Théâtre Louis-Jouvet
(Paris) : La saison d'Opéra-
Théâtre 2024-2025 de l'Athénée
bénéficie du généreux soutien
d'Aline Foriel-Destezet.

Opéra de Massy

athénée
Théâtre Louis-Jouvet
avec le généreux soutien d'
Aline Foriel-Destezet



Soutien
Direction régionale des affaires
culturelles d'Île-de-France
Région Île-de-France
Ville de Paris
SPEDIDAM



Direction régionale
des Affaires culturelles
d'Île-de-France



Résidence
Centre des Bords de Marne - Le
Perreux



centre
des bords
de marne

Service Opéra
Présence Nationale
des Opéras

**Équipe
artistique**

Direction musicale

Julien Chauvin

Orchestre

Le Concert de la Loge

Mise en scène

Jean-Yves Ruf

Scénographie

Laure Pichat

Lumières

Victor Egéa

Costumes

Claudia Jenatsch

Collaboration artistique

Julien Girardet**Le Concert de la Loge****36 musiciens**6 violons 1, 5 violons 2, 3 altos, 3
violoncelles, 1 contrebasse,

1 mandoline

2 flûtes, 2 hautbois, 2
clarinettes, 2 bassons

2 cors, 2 trompettes,

3 trombones

timbales

piano

Distribution**8 solistes**

Don Giovanni

Timothée Varon

gentilhomme

baryton

Donna Elvira

Margaux Poguet

jeune femme noble délaissée

par Don Giovanni

soprano

Donna Anna

Marianne Croux**Chantal Santon**

fille du Commandeur

soprano

Don Ottavio

Abel Zamora

fiancé de Donna Anna

ténor

Le Commandeur

Nathanaël Tavernier**Mathieu Gourlet**

noble

basse

Leporello

Adrien Fournaison

valet de Don Giovanni

basse

Zerlina

Michèle Bréant

jeune paysanne

soprano

Masetto

Mathieu Gourlet

fiancé de Zerlina

*basse***4 choristes**

Inès Lorans

soprano

Alexia Macbeth

mezzo-soprano

Corentin Backès

ténor

Samuel Guibal

baryton-basse



Parutions

Sceneweb

Annonce

<https://sceneweb.fr/jean-yves-ruf-met-en-scene-don-giovanni-de-mozart-sous-la-direction-de-julien-chauvin/>

Radio Classique

Laure Mézan

14/11/2024

<https://www.radioclassique.fr/classique/concerts-festivals/don-giovanni-de-mozart-au-theatre-de-lathenee-une-nouvelle-production-signee-jean-yves-ruf-et-julien-chauvin/>

musicologie.org

15/11/2024

Frédéric Norac

https://www.musicologie.org/24/le_don_giovanni_puissamment_theatral.html

Concertclassic

Pierre-René Serna

17/11/2024

<https://www.concertclassic.com/article/don-giovanni-production-arcal-au-theatre-de-lathenee-pari-gagnant-sur-la-jeunesse-compte>

Diapason

Emmanuel Dupuy

17/11/2024

<https://www.diapasonmag.fr/critiques/a-lathenee-don-giovanni-ou-le-triomphe-de-la-jeunesse-51947.html#item=1>

Ôlyrix

Juan Barrios

17/11/2024

<https://www.olyrix.com/articles/production/7934/don-giovanni-mozart-da-ponte-jean-yves-ruf-15-novembre-2024-article-critique-compte-rendu-julien-chauvin-concert-loge-pichat-jenatsch-eggea-girardet-nestola-provin-varon-poguet-croux-zamora-tavernier-fournaison-breant-gourlet-arcal-athenee-theatre-paris>

Cult News.

Hélène Adam

17/11/2024

<https://cult.news/scenes/don-giovanni-de-mozart-a-lathenee-viva-la-liberta/>

Crescendo

Claire de Castellane

17/11/2024

<https://www.crescendo-magazine.be/pari-reussi-pour-le-don-giovanni-de-jean-yves-ruf-a-lathenee/>

Les Échos

Philippe Venturini

18/11/2024

<https://www.lesechos.fr/weekend/spectacles-musique/un-don-giovanni-daujourd'hui-a-lathenee-2132256>

La Croix

Emmanuelle Giuliani

18/11/2024

<https://www.la-croix.com/culture/don-giovanni-au-theatre-de-l-athenee-dune-irresistible-fraicheur-20241118>

Webthéâtre

Noël Tinazzi

18/11/2024

<https://www.webtheatre.fr/Irresistible-Don-Giovanni>

Bachtrack

Jean-Pierre Rousseau

18/11/2024

https://bachtrack.com/fr_FR/critique-don-giovanni-ruf-chauvin-varon-fournaison-zamora-croux-poguet-breant-athenee-theatre-louis-jouvet-paris-novembre-2024

Blog culture SNES FSU

Micheline Rousselet

18/11/2024

<https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/actualite-musicale-chanson/don-giovanni/>

Classiquenews

Pedro Octavo Diaz

19/11/2024

<https://www.classiquenews.com/critique-opera-paris-theatre-de-lathenee-le-15-novembre-2024-mozart-don-giovanni-t-varon-m-croux-m-poguet-a-fournaison-a-zamora-n-tavernier-jean-yves-ruf-le-concert-de-la-log/>

Arts-chipels

Sarah Franck

20/11/2024

<http://www.arts-chipels.fr/2024/11/don-giovanni-une-belle-harmonie-interpretative-pour-un-miracle-musical-celui-de-l-opera-mozartien.html>

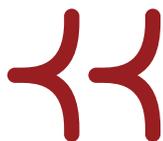
Télérama sortir

Judith Chaîne

Télérama

Sophie Bourdais

11/12/2024



Extraits



« Don Giovanni », d'une irrésistible fraîcheur

Au Théâtre de l'Athénée, les forces mêlées du Concert de la Loge et d'une équipe de jeunes chanteurs rendent justice au stupéfiant génie de Mozart.

La Croix - Emmanuelle Giuliani



Don Giovanni entre rires et tragédie

Dès l'ouverture, Julien Chauvin emporte une ambiance vibrante, riche en passions, d'autant qu'il maîtrise l'art de diriger en jouant du violon. Son jeu agile et dynamique nourrit une direction expressive et claire (...)

Ôlyrix - Juan Barrios



Pari réussi pour le « Don Giovanni » de Jean-Yves Ruf

Crescendo Magazine - Claire de Castellane
En mettant l'ensemble des interprètes sur scène (musiciens, solistes et chœur), Jean-Yves Ruf redonne spontanéité et panache à un opéra qu'on pensait bien connaître : Don Giovanni, de Mozart.



« Don Giovanni » ou le triomphe de la jeunesse

Sobrement et efficacement mise en scène par Jean-Yves Ruf, dirigée avec brio par Julien Chauvin, cette nouvelle production de l'Arcal offre un formidable tremplin à quelques chanteurs en début de carrière, dont certains se révèlent déjà totalement convaincants.

Diapason - Emmanuel Dupuy



Pari (gagnant !) sur la jeunesse

Un spectacle à marquer d'une pierre blanche dans l'histoire pourtant longue et riche de l'Arcal (la compagnie fut fondée en 1983 par Christian Gangneron)

Concertclassic - Pierre-René Serna



Irrésistible Don Giovanni

On doit le dire d'entrée, le Don Giovanni monté au théâtre de l'Athénée par l'Arcal, compagnie nationale de théâtre lyrique, est un des meilleurs que l'on ait jamais vus et entendus. Et pourtant on en a vu, sur les scènes lyriques les plus grandes et même au cinéma !

Webthéâtre - Noël Tinazzi



L'implacable et génial « Don Giovanni » de Julien Chauvin

Jean-Yves Ruf s'abstient de plaquer ses fantasmes sur l'implacable et géniale mécanique du duo Mozart-Da Ponte, et prend le parti de restituer chaque rôle, chaque personnage dans sa vérité, toute sa vérité, rien que sa vérité, par une direction d'acteurs aussi rigoureuse qu'inspirée. On a rarement vu un Don Giovanni aussi lisible, compréhensible.

Bachtrack - Jean-Pierre Rousseau



Une belle harmonie interprétative pour un miracle musical : celui de l'opéra mozartien

Une interprétation lyrique épatante

Du côté des artistes lyriques, c'est à l'Arcal, sous la direction de Catherine Kollen, qu'on doit leur sélection.

Arts-chipels - Sarah Franck

Sceneweb

Jean-Yves Ruf met en scène Don Giovanni de Mozart, sous la direction de Julien Chauvin



Flamme incendiant les corps et les cœurs, Don Giovanni consume et consomme les femmes dans une course avide qui tourne à vide mais le rend vivant. Dans ces conquêtes sans fin, n'est-ce pas, plus que la jouissance, la recherche effrénée de défis qui le survolte ? Pour sa mise en scène de cet opéra incontournable de Mozart, le metteur en scène Jean-Yves Ruf invite les musiciens du Concert de la Loge sur le plateau, dans une scénographie unique favorisant toutes les porosités entre instrumentistes et solistes : une version de Don Giovanni moirée et complexe où le personnage oscille entre ses pentes intérieures.

Don Giovanni**Musique Wolfgang Amadeus Mozart • Livret Lorenzo Da Ponte • Mise en scène Jean-Yves Ruf****Direction musicale Julien Chauvin • Le Concert de la Loge • Scénographie Laure Pichat • Costumes Claudia Jenatsch • Lumières Victor Egéa • Assistant à la mise en scène Julien Girardet****Don Giovanni, gentilhomme Timothée Varon • Donna Elvira, jeune femme délaissée par Don Giovanni Margaux Poguet • Donna Anna, fille du Commandeur Marianne Croux • Don Ottavio, fiancé de Donna Anna Abel Zamora • Le Commandeur, gentilhomme Nathanaël Tavernier • Leporello, valet de Don Giovanni Adrien Fournaison • Zerlina, jeune paysanne Michèle Bréant • Masetto, fiancé de Zerlina Mathieu Gourlet****Production : ARCAL – Compagnie nationale de théâtre lyrique et musical. Coproduction : Athénée Théâtre Louis-Jouvet & Opéra de Massy. Soutien : Ministère de la Culture ; DRAC Île-de-France ; Région Île-de-France ; Ville de Paris ; la SPEDIDAM. Résidence : Centre des Bords de Marne.***Théâtre de l'Athénée
du 15 au 23 novembre 2024*

Radio classique



Don Giovanni de Mozart au Théâtre de l'Athénée, une nouvelle production signée Jean-Yves Ruf et Julien Chauvin



Par **Laure Mézan**
Publié le 14/11/2024 à 15:41

A l'occasion de la nouvelle production de Don Giovanni de Mozart au Théâtre de l'Athénée, Jean-Yves Ruf et Julien Chauvin seront, ce jeudi 14 novembre à 20h, les invités du journal du Classique.

Une nouvelle production de **Don Giovanni**, portée par l'Arcal, compagnie de théâtre lyrique et musical qui accompagne de jeunes artistes, est à découvrir du 15 au 23 novembre au Théâtre de l'Athénée.

C'est à Jean-Yves Ruf qu'a été confiée la mise en scène et à Julien Chauvin la direction artistique, à la tête de son Concert de la Loge. Tous deux collaborent pour la première fois ensemble et ont imaginé un dispositif scénique plaçant l'orchestre sur la scène et non en fosse, créant ainsi un plateau à deux niveaux et suscitant de véritables interactions avec les chanteurs.

La distribution fait la part belle à la jeunesse

Ils se confieront ce soir sur leur démarche et leur vision de ce personnage de Don Giovanni dont l'image a beaucoup évolué ces dernières années, passant du séducteur au terrible prédateur tel que la société d'aujourd'hui le perçoit. Mais un personnage en fait beaucoup plus complexe...

La distribution fait la part belle à la jeunesse avec notamment Thimothée Varon dans le rôle-titre, Margaux Poguet en Donna Elvira, Marianne Croux en Donna Anna et Abel Zamora en Don Ottavio.

Laure Mézan

Retrouvez le journal du classique du lundi au vendredi à 20h

musicologie.org

musicologie.org

Athénée Théâtre Louis-Jouvet, 15 novembre 2024 — FRÉDÉRIC NO-
RAC

Le Don Giovanni puissamment théâtral de Julien Chauvin et Jean-Yves Ruf

Pour ce qui est sans doute sa première confrontation avec un opéra mythique du grand répertoire, Julien Chauvin n'a pas choisi la facilité. *Don Giovanni*, chef-d'œuvre battu et rebattu, renvoie l'auditeur à tant de références qu'il représente un véritable défi pour un chef. Disons-le d'emblée, le pari est pleinement réussi. Dirigeant au centre du plateau, au milieu de ses musiciens du Concert de la Loge, en alternant le violon et l'archet devenu baguette, le chef donne une « lecture » de l'opéra de Mozart, sans temps mort, vivante, puissamment dramatique et entraîne l'auditeur avec le héros éponyme jusqu'à sa fin violente dans une tension jamais relâchée.

La mise en scène de Jean-Yves Ruf, avec l'orchestre sur le plateau, des costumes « hors du temps » et une simple passerelle en fond de scène qui lui permet d'approfondir l'espace scénique, tient de la mise en espace. Mais telle quelle, malgré sa relative nudité, avec un beau travail sur les lumières et quelques discrètes variantes visuelles dans ce qui est à peine une suggestion de décor, elle convainc par son efficacité. Se concentrant essentiellement sur le jeu d'acteur, elle peut compter sur l'engagement d'une distribution homogène dont la jeunesse et la conviction constituent les principaux atouts et qui, dans des récitatifs, remarquablement vivants et approfondis, donne un relief remarquable aux personnages.

Dans le rôle-titre, Timothée Varon possède cette voix sombre de baryton-basse, puissamment timbrée, idéale pour son personnage de libertin cynique. S'il en a l'aplomb et la présence, il est évident que les années lui apporteront un supplément de variété qui peut sembler parfois lui faire défaut. Son Leporello, Adrien Fourmaison, n'est pas tout à fait dans le même registre. Excellent dans les aspects bouffes du personnage, il se montre un peu inégal au plan purement musical, desservi par un italien moins idiomatique. Le quatuor des basses est complété par le robuste Masetto de Mathieu Gourlet et l'impressionnant Commandeur de Nathanaël Tavernier. Rappelons qu'à la création les rôles du Commandeur et de Masetto étaient confiés au même chanteur. Face à cet ensemble de voix masculines larges et timbrées, le Don Ottavio d'Abel Zamora paraît un peu pâle, mais il le compense par un style impeccable et se tire de ses deux airs, notamment le deuxième si épineux, avec brio, composant un personnage plus tourmenté que faible.

Du côté féminin, Marianne Croux possède la longue tessiture exigée par Donna Anna, mais paraît par moments un peu trop sur le versant « hystérique », avec des aigus inutilement « criés ». Michèle Bréant compose une Zerline suave, toute de grâce et délicieusement piquante. Mais la révélation de cette production reste incontestablement la Donna Elvira de Margaux Pogue, voix superbement timbrée au médium généreux, promise d'évidence aux grands rôles de sopranos dramatiques du répertoire mozartien et qui donne un relief extraordinaire à son personnage passionné, pétri de contradictions.

La relative « modestie » de cette production, coproduite par l'ARCAL, réduit le chœur à quatre voix. Elles assument également un rien de figuration, notamment dans la scène du bal à la fin du premier acte qui, malgré le petit effectif, se révèle particulièrement réussie. Les voix de l'Enfer manquent pour la mort de Don Giovanni, et la scène finale se réduit donc à la confrontation entre le héros et sa victime qui lui transmet la blessure mortelle qu'il lui avait infligée au début de l'opéra. Est-ce un choix du metteur en scène ou du chef, l'opéra s'achève sans l'épilogue « moral » voulu par le librettiste, renforçant ainsi une vision sombre où l'humour n'est guère présent que de façon très sporadique.

Prochaines représentations les 17, 19, 20, 22 et 23 novembre.

Spectacle repris à l'Opéra de Massy les 13, 14 et 16 décembre 2025, à l'Atelier lyrique de Tourcoing les 17 et 18 janvier 2026 et à Clermont Auvergne Opéra les 24, 25 et 26 avril 2026.

Concertclassic

DON GIOVANNI (PRODUCTION ARCAL) AU THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE – PARI (GAGNANT !) SUR LA JEUNESSE – COMPTE-RENDU

Don Giovanni se présente au Théâtre de l'Athénée sous l'égide de l'Arcal avec les forces instrumentales du Concert de la Loge. On se souvient qu'en 2014-2015, la compagnie lyrique avait déjà fait confiance à l'ensemble, alors naissant, de Julien Chauvin pour une très belle *Armida* de Haydn.(1) Que de chemin parcouru par le violoniste-chef et ses troupes en l'espace d'une décennie ! Les voilà donc de retour à l'Arcal pour une production servie par une équipe de jeunes chanteurs d'une exceptionnelle homogénéité dans l'excellence. C'est à Julien Chauvin qu'est revenu de choisir parmi le 480 (!) candidats à ce projet mozartien la fine fleur de la génération montante du chant français (âge moyen : 30 ans). Un pari sur la jeunesse, pleinement gagnant !

Jean-Yves Ruf laisse l'orchestre occuper la scène, dominée par une passerelle. Les chanteurs vont et viennent par un escalier entre celle-ci et le plateau, sans autre décor dans la scénographie de Laure Pichat – une économie de moyens parfaitement adaptée à l'itinérance des spectacles de l'Arcal. L'effet est particulièrement réussi, avec une franche animation dans des costumes appropriés (Claudia Jenatsch) et quelques significatifs jeux de lumière (Victor Egéa). Et l'action mettant aux prises le *dissoluto* et ses conquêtes ne montre pas un seul temps mort, ce malgré quelques coupures dans l'œuvre, comme la musique de scène qui accompagne le repas de Don Giovanni (tirée de *Una Cosa rara* de Martín y Soler), ou plus contestable, la scène finale.

Margaux Poguet (Donna Elvira) épanche vaillamment son beau soprano, sachant traduire avec sensibilité la blessure d'une âme trahie, tandis que le baryton Timothée Varon (**photo à dr.**), sans jamais forcer le trait, sert le rôle-titre avec toute la richesse de son timbre. Une originale incarnation, à rebours de conceptions plus univoques – et un talent à suivre de près ! Distribution parfaite de bout en bout, où l'on ne saurait déceler le début du commencement d'un point faible. Il faut tout autant saluer le Leporello de l'ardent Adrien Fournaison (**photo à g.**), aussi bon chanteur que comédien, la noble délicatesse d'Abel Zamora en Don Ottavio, la Donna Anna vibrante et nuancée de Marianne Croux, la Zerlina de Michèle Bréant ou le Masetto de la basse Mathieu Gourlet qui, comme la précédente apporte, par la beauté son instrument et l'intelligence de son jeu, une épaisseur humaine inhabituelle à son personnage. On n'oublie pas, évidemment, le splendide Commandeur de l'impressionnante basse Nathanaël Tavernier. Bien constitué, le petit chœur réunit Inès Lorans (sop.), Alexia Macbeth (mezz.), Corentin Backès (tén.) et Samuel Guibal (bar.-b.)

Le Concert de la Loge ne faillit pas dans un accompagnement précis et d'un juste équilibre avec les voix. On est aussi admiratif de la beauté des cordes que de celle des vents – l'excellence des cors résumant la tenue exemplaire de tous les souffleurs. Plutôt qu'un clavecin, un pianoforte carré de 1830 (modèle d'époque), impeccablement tenu par Mathieu Dupouy, a été choisi pour l'accompagnement des récitatifs et apporte une couleur singulière. Les musiciens sont sur scène on l'a dit : la conjonction en un même espace de la vitalité et de l'intelligence dramatique que Julien Chauvin – qui dirige du violon comme il en a l'habitude – imprime au jeu orchestral et de celle du jeu d'acteur fait mouche. Un spectacle à marquer d'une pierre blanche dans l'histoire pourtant longue et riche de l'Arcal (la compagnie fut fondée en 1983 par Christian Gangneron).

Vous avez manqué la série de l'Athénée ? Rassurez-vous, des reprises sont déjà programmées la saison prochaine à Massy, Tourcoing et Clermont-Ferrand ; on ne doute pas que cette liste s'allongera. Directeurs de théâtre, vous souhaitez programmer de l'opéra en des temps budgétairement très serrés ? Une réponse d'une qualité peu commune s'offre à vous, servie par des voix dont on entendra vite reparler.

Pierre-René Serna

Diapason

A l'Athénée, Don Giovanni ou le triomphe de la jeunesse

Par Emmanuel Dupuy - Publié le 18 novembre 2024 à 10:14

Sobremment et efficacement mise en scène par Jean-Yves Ruf, dirigée avec brio par Julien Chauvin, cette nouvelle production de l'Arcal offre un formidable tremplin à quelques chanteurs en début de carrière, dont certains se révèlent déjà totalement convaincants.



1/7 Don Giovanni de Mozart

Don Giovanni dans la bonbonnière de l'Athénée, bonheur sans pareil. On voudrait y entendre tous les opéras de Mozart ! Surtout dans cette configuration : orchestre sur scène, si bien qu'on ne perdra pas une miette du discours musical. Certes, afin de libérer au centre un espace de jeu pour les chanteurs, les pupitres sont un peu trop éloignés les uns des autres, ce qui n'est pas idéal pour l'unité de la pâte sonore – dans l'Ouverture en particulier. Infime bémol, tant **Le Concert de la Loge** affiche ce soir une forme décidément olympique, avec des attaques franches, un dessin instrumental et rythmique d'une fermeté imparable, des couleurs à foison.

Ces bienfaits, on les doit à **Julien Chauvin**, qui dirige du violon sans jamais laisser retomber la tension, adoptant des tempos toujours vifs mais évitant toute nervosité excessive, négociant avec naturel les multiples changements d'humeur et d'allure qu'imposent le finale du I ou le sextuor du II. Et pendant la scène du souper, cette battue décuple la puissance, faisant trembler tous les murs. Quel dommage, dans ces conditions, de nous priver du *lieto fine* ! On a droit en revanche aux deux airs d'Ottavio et au « *Mi tradi* » d'Elvira, les versions de Prague et Vienne étant mêlées.

Un Don Juan est né

Le plateau réunit plusieurs jeunes chanteurs, à qui on ne fera pas l'injure de les comparer à des titulaires plus aguerris – quoique certains n'auraient rien à y perdre. À commencer par **Timothée Varon**, qui a dans le timbre la rondeur, l'ampleur, le mordant des grands séducteurs, montrant ce qu'il faut d'insolence dans l'air du champagne, de confiance dans la sérénade, d'effroi face au Commandeur ; l'incarnation pourra encore s'affiner et gagner en assurance, mais c'est certain : un Don Juan est né.

Si la tessiture de Leporello est sans doute un peu trop grave pour lui, **Adrien Fournaison** brille par son aisance – dans le chant comme pour la comédie. **Marianne Croux** se joue avec aplomb des grands écarts d'« *Or sai chi l'onore* », avec justesse des pyrotechnies de « *Non mi dir* » ; mais le nuancier reste limité, et cette Anna a parfois tendance à crier ses aigus. **Abel Zamora** soupire pour elle avec beaucoup de délicatesse, d'agilité dans la vocalise – l'émission de cet Ottavio ne demandera qu'à se libérer davantage.

Le couple de paysans souffre de déséquilibre. Car à la Zerlina poids plume, presque adolescente, de **Michèle Bréant**, tout en charmes mais aux graves discrets, répond l'imposant Masetto de **Mathieu Gourlet**, baryton sanguin et d'une grande maturité. Outre la belle basse de **Nathanaël Tavernier**, qui fait forte impression dans les répliques du Commandeur, triomphe surtout l'Elvira de **Margaux Poguët**, fier soprano avec dans la voix un érotisme charnel, un petit grain vibratile où se reflètent bien des tourments, un cantabile intarissable

Orchestre décor

Les chanteurs évoluant au milieu de l'orchestre, celui-ci constitue le principal décor du spectacle réglé par **Jean-Yves Ruf**, auquel s'ajoute, au-dessus, une passerelle dressée de cour à jardin, où l'action se déploie aussi. Les musiciens prennent parfois part au *dramma giocoso*, sifflant une flûte de champagne avec Don Giovanni, arborant des masques pour la fête du I. Dans ce sobre dispositif (les costumes sont eux aussi à la fois simples et élégants), tout repose sur la direction d'acteur, loyale et suffisamment mobile, mais sans véritable enjeu psychologique – aucun geste, par exemple, ne souligne l'ambiguïté des sentiments d'Anna pour son tortionnaire. Le théâtre, en somme, laisse la politesse à la musique – c'est sans doute grâce à cela qu'ils cheminent si bien ensemble.

Don Giovanni de Mozart. Paris, Théâtre de l'Athénée, le 15 novembre. Représentations jusqu'au 22 novembre. Reprises en 2025 et 2026 aux Théâtres de Maisons Alfort, à l'Opéra de Massy, à l'Atelier Lyrique de Tourcoing, à Perpignan (L'Archipel).

Olyrix

Olyrix
TOUT L'OPERA EST LA

PRODUCTION

Don Giovanni entre rires et tragédie à l'Athénée

Le 17/11/2024 | Par Juan Barrios |

Entre humour et tragique, dans la vitalité de la fraîcheur musicale, l'interaction entre les arts et le dynamisme théâtral, le Don Giovanni de Mozart est mis en scène par Jean-Yves Ruf, avec Le Concert de la Loge (ensemble sur instruments d'époque mais sachant plonger ailleurs jusqu'au hip-hop) dirigé par Julien Chauvin, au Théâtre de l'Athénée (une production de l'ARCAL - Atelier de Recherche et de Création pour l'Art Lyrique) :

Dès l'ouverture, Julien Chauvin emporte une ambiance vibrante, riche en passions, d'autant qu'il maîtrise l'art de diriger en jouant du violon. Son jeu agile et dynamique nourrit une direction expressive et claire, dans les passages plus exigeants pour son instrument et donc sa phalange du Concert de la Loge (installée sur scène dans un dispositif re-scénographiant celui du concert, comme le faisait tout récemment, hasard des circonstances artistiques, La Falaise des lendemains à Rennes). Dans cette efficace scénographie de Laure Pichat, ils sont ainsi en prise directe avec les chanteurs, une passerelle au-dessus de l'orchestre et un escalier reliant les artistes.

Les instrumentistes incarnent même des invités de la scène, partageant des coupes de champagne et portant des masques de bal, soulignant ces liens entre musique et théâtre (une signature de l'Athénée) comme entre Mozart et Molière. Le Théâtre à l'italienne de l'Athénée se fait pleinement le cadre-écrin de cet opus et de ces nuances orchestrales, incisives et précises, soutenant harmonieusement les voix et formant un équilibre sensible.

Les costumes de Claudia Jenatsch sont simples et élégants, mettant en valeur l'expressivité des caractères. Les lumières de Victor Egéa suivent les émotions de l'intrigue : des teintes chaudes et ensoleillées accompagnent les moments de tendresse, tandis que des lumières

Les interprètes, chacun dans son rôle, contribuent pleinement à cette ré-union tranchante entre théâtre et musique. Le baryton Timothée Varon, dans le rôle-titre, en impose par sa voix puissante et sa proximité touchante avec le public. Son timbre est dynamique et ample, capable de modulations subtiles et de dévoiler une douceur inattendue, idéale pour un tel séducteur-préda(c)teur.

Adrien Fournaison incarne Leporello avec l'aisance du valet, sa touche de comique bénéficiant de la douceur et de l'ouverture de son registre de basse. Sa présence scénique est fluide et son interaction avec les musiciens, disposés autour de lui, amplifie l'effet théâtral de la mise en scène.

La soprano Margaux Poguet a un timbre pincé qui accentue la douleur et la fragilité de Donna Elvira, tantôt puissante, tantôt douce, exprimant une émotion vibrante, d'intensité et de désespoir.

La soprano Marianne Croux, en Donna Anna, se distingue par un registre très lyrique et orné, offrant une richesse de nuances et une intensité dramatique palpable. Sa voix dévoile l'angoisse et la dignité du personnage, la profondeur de sa quête de vengeance.

Le ténor Abel Zamora, en Don Ottavio, accompagne Donna Anna avec une voix douce et sensible, incarnant un fiancé loyal et aimant, dont la fragilité se dessine par un registre vocal délicat.

Le duo entre la soprano Michèle Bréant, dans le rôle de Zerlina, et la basse Mathieu Gourlet, dans celui de Masetto, offre un moment d'intimité touchant. La voix lyrique de celui-ci, avec son timbre ferme et chaud, complète celle de celle-là, pleine d'énergie et de sincérité avec un timbre doux et mélodique. Leur alchimie touche visiblement le public, par la simplicité de leur amour confronté aux trahisons du libertin.

Dans le rôle du Commandeur, la basse Nathanaël Tavernier s'impose par la chaleur et la puissance de son timbre. Sa résurrection, marquée par un maquillage saisissant, ajoute à l'intensité du plateau.

Inès Lorans, Alexia Macbeth, Corentin Backès et Samuel Guibal apportent en chœur leur présence unie.

Le public ovationne les artistes et cette production, qui mènera ce Don Giovanni à chercher de nouvelles victimes en d'autres contrées : à Maisons-Alfort, Massy, Tourcoing, Perpignan,...

Cult News. 1/2

« Don Giovanni » de Mozart à l'Athénée : viva la libertà !

par Helene Adam
17.11.2024

Un *Don Giovanni* jeune et dynamique où orchestre et chanteurs fusionnent allègrement dans une mise en scène fluide de Jean-Yves Ruf, le tout dans ce petit bijou du théâtre de l'Athénée. À ne manquer sous aucun prétexte !

Une belle mise en scène très dynamique

Pour ce *Don Giovanni*, la compagnie de théâtre lyrique l'ARCAL, a atteint son objectif, celui de rendre l'opéra vivant en touchant tous les publics. L'écrin du théâtre à l'italienne de Louis Jouvet, situé près de l'opéra Garnier à Paris, est un lieu idéal pour cette mise en scène sans temps morts et pour l'orchestre du Concert de la Loge dirigé violon à la main par Julien Chauvin et pour cette excellente troupe de jeunes chanteurs très prometteurs.

Jean-Yves Ruf, avec Laure Pichat et Julien Girardet, nous offre une très belle réalisation avec la mise en place un dispositif scénographique astucieux et réussi, sachant s'adapter intelligemment au lieu comme au style de l'œuvre. La fosse est supprimée et la scène est agrandie et surmontée d'une sorte de passerelle reliée au plateau par un escalier/échelle sur le côté.

La mise en scène offre le mouvement nécessaire au déroulé des « aventures amoureuses » de Don Giovanni, les récitatifs sont valorisés par des saynètes très bien jouées et très évocatrices, les arias donnent place et aisance aux artistes pour leur réalisation dans des conditions optimales.

En effet, les chanteurs peuvent se retrouver sur la passerelle, dans l'escalier ou au niveau « bas » celui de l'orchestre et débambulent alors entre les instrumentistes ou carrément sur le devant de la scène, devant même le chef, qui a, fort à faire pour diriger tout le monde, tout en jouant du violon !

Les courses-poursuites et jeux de cache-cache dont l'opéra regorge sont particulièrement bien illustrés dans ce cadre à plusieurs niveaux, où les déplacements sont quasi-permanents, le tout avec beaucoup de souplesse et de savoir-faire et une direction d'acteurs de premier plan. Dans ses choix d'interprétation, Ruf donne à Don Giovanni un caractère particulièrement cynique et gourmand, mais aussi souvent pathétique tandis que Leporello campe un valet bien plus intelligent que ne le croit son maître et particulièrement roublard pour se sortir des situations périlleuses où le place régulièrement son impitoyable maître. Et c'est sur ce duo très réussi que se greffe l'ensemble des autres protagonistes, qui vont et viennent et dont aucun ne ressortira vraiment indemne de l'aventure.

Rarement la musique et le chant ont paru aussi interactifs qu'avec ce dispositif qui permet de surcroît de voir les chanteurs de très près et d'apprécier totalement leur magnifique jeu scénique, les expressions de leurs visages, de saisir leurs gestes tout en profitant de leur chant directement et au plus près du public.

Les lumières que l'on doit à Victor Egéa, donnent une atmosphère douce qui évoque l'éclairage à la bougie ou à la lampe à pétrole d'autrefois et quelques coups discrets de projecteur permettent de ne jamais perdre de vue les protagonistes dans leurs multiples mouvements. Les costumes de Claudia Jenatsch sont sobres et de bon goût, mariant les taches de couleurs des robes des deux dames au noir dominant des vêtements des hommes, les deux jeunes fiancés étant vêtus de blanc comme il se doit. Il n'y a pas de décor, mais ce n'est pas nécessaire, vu l'occupation par les instrumentistes de l'espace, le haut n'étant qu'une passerelle.

Le concert de la Loge entre douceur, humour et drame

Julien Chauvin, dont nous avons récemment apprécié le [Requiem de Mozart au Théâtre des Champs Élysées](#), a la particularité de diriger et de jouer du violon en même temps. Laurent Muraro rappelle à ce sujet dans un article fort intéressant, intitulé « Défense et illustration de la direction au violon », que la fonction de chef d'orchestre a beaucoup évolué au cours des âges, y compris pour l'opéra pourtant le plus difficile à coordonner. On pouvait avoir ainsi à Vienne un « Operndirektor » dirigeant surtout les chanteurs du plateau dos à l'orchestre, et un « Orchesterdirektor », en fait le premier violon.

Il arrive à Julien Chauvin de poser son violon dans les moments les plus difficiles à diriger comme les « ensembles » – fort réussis – de ce *Don Giovanni*, mais généralement sa propre virtuosité d'instrumentiste donne un élan et un éclat particulier à l'impulsion qu'il transmet aux musiciens.

Le Concert de la Loge comporte un effectif pas si réduit que cela malgré l'exiguïté des lieux (conforme à ce qui se pratiquait à l'époque de Mozart) et des instruments d'époque qui ont le défaut de sonner un peu « mat » au démarrage, mais qui, ensuite, sont absolument merveilleux dans le son soyeux qu'ils rendent. L'harmonie générale recherchée par Mozart et Da Ponte, atteint un très bon niveau, que ce soit lors des récitatifs accompagnés du seul piano en guise de *continuo*, lors des *arias* brillamment soutenus par l'orchestre qui ne couvre jamais les chanteurs, et lors des duos, quatuor, sextuor qui font une partie de la richesse musicale d'une partition exceptionnelle. La « Sérénade » de *Don Giovanni* est accompagnée par une véritable mandoline (ce qui est rare et vraiment appréciable) avec de délicats *pizzicati* des violoncelles en contrepoint.

Et pour ceux qui pourraient craindre un moindre impact du Mozart tragique qui s'invite dès l'ouverture et revient à plusieurs reprises malgré le caractère globalement ludique de la composition, il faut préciser qu'au contraire, cet orchestre sert admirablement autant l'amusement que le drame. Les accents donnés illustrent de manière impressionnante les moments « climat » que Mozart composait alors, montrant l'évolution de son art, hélas brutalement interrompu par sa mort prématurée.

Le tout est renforcé par le choix de couper le septuor final « *Questo è il fin* » arrêtant net l'opéra lors de la mort spectaculaire de Don Giovanni, qui refuse de se repentir.

Malgré la beauté de cet ensemble très harmonieux, qui tire la « morale » de l'histoire, finir par le châtimement d'un Don Giovanni voué aux flammes de l'enfer, crée toujours un choc pour le spectateur qui donne un sens particulièrement dramatique à ce « *dramma giocoso* » considéré à juste titre comme l'un des plus grands opéras de tous les temps.

Cult News. 2/2

Un plateau vocal de jeunes talents !

Le « chœur » est composé de 4 chanteurs, Inès Lorans, Alexia Macbeth, Corentin Backès, Samuel Guibal très habiles à donner l'impression d'être beaucoup plus nombreux tant ils sont omniprésents aux quatre coins du plateau, tous vêtus de noir, mais portant des masques bienvenus lors du très réussi « presto, presto » incluant le trio des masques.

C'est à leurs très belles performances que l'on se rend vraiment compte à quel point le dispositif resserré et admirablement dirigé par Chauvin produit autant d'effets d'un effectif vocal et instrumental plus touffu et qu'on a là la réussite d'une sorte de très belle miniature, sans doute plus proche des pratiques de l'époque que de celles que l'on a pu voir par exemple dans le grand hall de la Batille.

Les chanteurs ne sont pas des voix « immenses », mais vu la taille de la salle c'est parfait : de trop grands volumes satureraient rapidement l'espace de l'Athénée. Les voix sont donc idéalement adaptées au lieu et nous insistons sur l'avantage artistique et émotionnel que représente pour les chanteurs comme pour le public, le fait de les sentir parfaitement à l'aise, jamais obligés de « forcer » et en harmonie avec leurs compagnons instrumentistes.

Le duo extraordinaire de justesse, de drôlerie, de pertinence, formé par le Don Giovanni de Timothée Varon et le Leporello de Adrien Fournaison forme une colonne vertébrale solide autour de laquelle tourbillonnent les autres dans une sorte de maelstrom enchanté. C'est vigoureux, rapide, énergique, efficace et c'est très bien chanté et joué. Belles voix, beaux timbres, gouaille et engagement comique efficaces, les deux compères se donnent la réplique avec talent. On félicitera la *vis comica* exceptionnelle d'Adrien Fournaison tandis que Timothée Varon passe de la légèreté à la gravité avec une aisance confondante, prouvant que la maîtrise d'un rôle difficile est déjà acquise pour ce jeune artiste. C'est un baryton que nous avons déjà remarqué comme l'un des meilleurs artistes actuels de l'Académie de l'Opéra de Paris qui nous avait ébloui lors du gala mémorable de janvier 2019 à Garnier.

C'était également le cas de la soprano Marianne Croux dans une Manon de très belle facture. Ici elle est une Donna Anna dont la technique virtuose époustouflante alliée à une interprétation colorée et sensible, créée d'intenses moments d'émotions. Et l'on ne sait que souligner tant ses grands airs sont impressionnants de justesse et de profondeur, exprimant sa peur, sa colère, son indignation au travers de périlleuses vocalises, trilles et autres ornements d'une beauté saisissante de son duo d'entrée avec Don Ottavio, jusqu'à son étourdissant en passant par son « Or sai chi l'onore », et surtout son « Non mi dir, bell'idol moi » qui met la salle en transes.

La Donna Elvira de Margaux Pogue a beaucoup de qualités également même si la voix, très ample et très bien projetée, accuse parfois un peu plus de difficultés dans les vocalises, mais elle offre, elle aussi, une belle interprétation scénique et une incarnation colorée, changeante, riche de cette femme qui a tellement envie de croire à l'amour de Don Giovanni. La soprano Michèle Bréant est une Zerlina tout à fait charmante, voix légère et agile qui sied au rôle, et engagement scénique qui la rend amusante et sympathique aux prises avec son lourdaud de Mazetto et réussissant fort bien le « Batti, batti, o bel Masetto ».

Quant au Don Ottavio du très attendu du ténor Abel Zamora, il réussit lui aussi une prestation remarquable, toute en finesse, et son air « I mio tesoro intanto » est chaleureusement applaudi. Le timbre est beau et chaud, la présence sur scène en phase totale avec le rôle, il a une allure juvénile assez rare dans ce rôle et fort plaisante, bref, bravo à lui.

Le Mazetto de Matthieu Gourlet est une bien sympathique découverte, avec son allure de Depardieu jeune, il est parfait dans le rôle, un peu gauche, très amoureux, très bien chantant et très expressif. N'oublions pas non plus le Commandeur impressionnant de Nathanael Tavernier qui complète un très beau lot de clé de fa très prometteur !

Le public très nombreux était manifestement totalement séduit par ce *Don Giovanni* qui ne ressemble guère aux grandes productions de la même œuvre généralement données dans de grandes salles parfois déshumanisées. C'était un immense plaisir et le résultat d'un souci d'authenticité que nous avons beaucoup apprécié.

Crescendo Magazine

Pari réussi pour le Don Giovanni de Jean-Yves Ruf à l'Athénée

Le 17 novembre 2024 par Claire de Castellane

En
mettant



l'ensemble des interprètes sur scène (musiciens, solistes et chœur), Jean-Yves Ruf redonne spontanéité et panache à un opéra qu'on pensait bien connaître : *Don Giovanni*, de Mozart. À voir en ce moment, au Théâtre de l'Athénée-Louis Jovet à Paris.

Et pourtant, elle n'est pas grande, la scène de l'Athénée ! Réputé pour son intimité et la précision de son acoustique, ce théâtre ne semble pas, de prime abord, le lieu idéal pour accueillir un opéra majeur du répertoire. Seules des productions avec des décors minimalistes et un petit orchestre en fosse peuvent a priori s'y donner. Ce fut le cas par exemple avec l'opérette *Gosse de riche*, de Maurice Yvain, proposée par les Frivolités parisiennes au printemps dernier ou encore l'opéra contemporain *Jakob Lenz* de Wolfgang Rihm, que l'ensemble Le Balcon y donna en mars 2019. Mais n'est-ce pas sacrilège avec le sacro-saint opéra de Mozart, *Don Giovanni* ? N'est-il pas, tel la statue du Commandeur, figé dans le marbre du répertoire classique, indéboulonnable et solennel ?

Et bien non. Pas pour le metteur en scène Jean-Yves Ruf, en tout cas. Hautboïste en son temps et ayant envisagé une carrière musicale, c'est en musicien qu'il pense la mise en scène, sensible qu'il est à traduire en gestuelle et déplacements les différentes dynamiques générées par la musique. Et pour aller plus loin dans ce geste théâtral, il a fait d'une contrainte une opportunité : puisque le plateau ne permet pas le déploiement d'un décor et que la fosse, non contente de réduire encore la surface du plateau, ne permet d'accueillir qu'un petit nombre de musiciens, autant mettre tout le monde sur le plateau, agrandi de la fosse recouverte. Tout le monde à égalité, alors ? Pas tout à fait, et là est la trouvaille : la dimension horizontale étant limitée, autant aller chercher l'espace en vertical, à l'aide d'une passerelle métallique enjambant l'ensemble de la scène et passant au-dessus des musiciens. Si vous ajoutez un escalier à cette passerelle, vous obtenez des jeux d'ascension/descente (chute ?) assez intéressants, de *Don Giovanni* qui descend sur scène pour courtiser la jeune paysanne fiancée Zerline à Donna Anna, Don Ottavio et Donna Elvira qui quittent leur poste d'observation pour se mêler aux invités de *Don Giovanni* et espérer mettre la main sur lui. Quand le Commandeur s'invite chez Don Juan, il entre au niveau du plateau. Mais quand il lui prend la main pour l'entraîner dans la mort, c'est depuis la passerelle, tel un démiurge, précipitant sa chute vers l'abîme.

Les Echos

Les Echos

CRITIQUE

Un « Don Giovanni » d'aujourd'hui à l'Athénée

Dans cette nouvelle adaptation de « Don Giovanni », Jean-Yves Ruf signe une mise en scène habile et sobre. Le tout accompagné par une jeune équipe de chanteurs et une direction enlevée de Julien Chauvin, qui rappellent le caractère ambigu d'un opéra fascinant.



Par **Philippe Venturini**
Publié le 18 nov. 2024 à 17:15

Il y a deux plateaux : la scène, sur laquelle s'installe l'orchestre et que viendront investir les personnages, et un niveau supérieur, relié par un escalier. Cette singulière proximité entre instrumentistes et chanteurs et la dimension restreinte du théâtre de l'Athénée permettent une réception visuelle et sonore inhabituelle. L'orchestre Le Concert de la loge fait ainsi entendre les moindres détails de la partition, souvent obscurcis par les acoustiques de fosse.

Des vêtements actuels, communs, quasiment pas d'accessoires ni de décors : il faut oublier le film luxueux de Joseph Losey et les spectacles éblouissants en costumes d'époque. L'Arcaï, instigateur de ce projet, n'en a pas les moyens et a toujours préféré les équipages légers, susceptibles de voyager en tournée.

Paradoxalement, en s'éloignant du faste, Jean-Yves Ruf se rapproche de la richesse inépuisable de cet opéra d'amour et de mort aux cent niveaux de lecture. Selon lui, Don Giovanni mériterait un procès pour « mettre à jour ses crimes, ses torts, mais aussi son utopie, ses motivations, ses circonstances atténuantes ».

Comme une course de Formule 1

Le livret de Da Ponte et, surtout, la musique de Mozart cultivent en effet l'ambiguïté et interdisent l'étiquetage rapide en blanc ou en noir. Personne ne sort gagnant de cette histoire ballottée entre comédie et drame, surtout pas le rôle-titre qui, à force de papillonner, porté par les ailes du désir, et d'ignorer tout remord, périra.

Confiée à une équipe de jeunes chanteurs qui se font remarquer sur les principaux théâtres nationaux, cette production appréhende « Don Giovanni » comme une course à l'abîme en Formule 1.

Le tempo enlevé et les phrasés serrés voulus par Julien Chauvin, qui dirige du violon, précipitent les événements vers leur fin tragique sans jamais crispier la conduite, ni oublier de sourire. Timothée Varon compose un Don Giovanni félin et énergique, qui ne se donne pas des grands airs, accompagné de son valet, le Leporello bien chantant mais un peu sage d'Adrien Fournaison. L'équilibre encore fragile d'Abel Zamora (Don Ottavio) et de Michèle Bréant (Zerlina) contraste avec la solidité de Mathieu Gourlet (Masetto). Style impeccable, Margaux Poguet évite de réduire Donna Elvira à une mégère ou une pleureuse et Marianne Croux, un peu tendue en début de soirée, révèle la complexité de Donna Anna. Tous s'impliquent dans ce récit à double-fond... judicieusement symbolisé par le double plateau.

DON GIOVANNI

Opéra

Direction musicale de Julien Chauvin. Mise en scène de Jean-Yves Ruf. Au théâtre de l'Athénée (athene-theatre.com) jusqu'au 23 novembre.

À Massy les 13, 14 et 16 décembre, à Tourcoing les 17 et 18 janvier, à Clermont-Ferrand les 24 et 26 avril. 3 h 15 entracte compris.

Philippe Venturini

La Croix

LA CROIX

« Don Giovanni » au Théâtre de l'Athénée, d'une irrésistible fraîcheur

Critique Au Théâtre de l'Athénée, les forces mêlées du Concert de la Loge et d'une équipe de jeunes chanteurs rendent justice au stupéfiant génie de Mozart.

Emmanuelle Giuliani, le 18/11/2024 à 17:56



Au Théâtre de l'Athénée, les forces mêlées du Concert de la Loge et d'une équipe de jeunes chanteurs rendent justice au stupéfiant génie de Mozart. Critique

« Un orchestre qui joue, j'ai toujours trouvé ça beau », plaide le metteur en scène Jean-Yves Ruf. Comme il a raison ! Sur le plateau du Théâtre de l'Athénée, entraînés par la gestuelle intrépide et mélodieuse de Julien Chauvin qui les dirige du violon, les instrumentistes du Concert de la Loge font pleinement, magnifiquement, partie du spectacle.

Leur interaction avec les protagonistes du Don Giovanni de Mozart confère fluidité, urgence et magie à la représentation. Le public en sort aussi haletant que les personnages du dramma giocoso (« drame joyeux ») créé à Prague en 1787. Il suit les lignes entrecroisées des premiers et seconds violons, le volubile solo de violoncelle dialoguant avec la piquante Zerline, le sublime ou cocasse babillage des vents...

Une distribution pleine d'ardeur

Tantôt mêlé aux musiciens, tantôt évoluant sur une passerelle disposée en hauteur, Don Giovanni, séducteur et prédateur, blesse tout ce qu'il touche. Les femmes pourchassées et aussitôt abandonnées, les pères et les maris bafoués quand ils ne sont pas purement et simplement éliminés. Mais aussi son valet Leporello, étrange double qu'il rabroue ou flatte au gré des circonstances. Et jusqu'à lui-même, éternel insatisfait muré dans son arrogance, défiant le seul pouvoir qui compte, celui de l'au-delà.

Timothée Varon, ténébreux, et Adrien Fournaison, formidable de fausse candeur, forment un duo maître-serviteur d'une parfaite complémentarité. Autour d'eux gravitent de jeunes chanteurs ardents, engagés, à la personnalité affirmée : ils affrontent – et en triomphent presque toujours – les sublimes exigences du style mozartien où la vie, l'éloquence et la poésie ne font qu'un.

Spectacle de l' Arcal, compagnie nationale de théâtre lyrique et musical, jusqu'au 23 novembre à l'Athénée, à Paris. Puis en tournée à Massy, Tourcoing, Clermont-Ferrand...

Webthéâtre

WEBTHEATRE

Au Théâtre de l'Athénée, Paris

IRRÉSISTIBLE DON GIOVANNI

L'opéra de Mozart prend des couleurs et une fraîcheur nouvelles dans un spectacle très abouti musicalement et scéniquement, produit par la compagnie nationale Arcal.

Publié par Noël Tinazzi | 18 novembre



On doit le dire d'entrée, le *Don Giovanni* monté au théâtre de l'Athénée par l'Arcal, compagnie nationale de théâtre lyrique, est un des meilleurs que l'on ait jamais vus et entendus. Et pourtant on en a vu, sur les scènes lyriques les plus grandes et même au cinéma ! Mais jamais on n'y a senti telle énergie ni telle vivacité dans la conduite des aventures du séducteur de Séville, contées par le Vénitien Da Ponte et exacerbées par la musique de Mozart dans son opéra le plus fameux, créé à Prague en 1787.

Non que la compagnie dispose de moyens importants, au contraire. Mais de cette économie les maîtres d'œuvre tirent le meilleur parti. Et cassent ainsi la part intimidante inhérente au genre. Les artistes, aussi bons chanteurs que comédiens, qui ont le physique et l'âge de leur rôle (moins de 30 ans), se dépensent sans compter dans ce spectacle très abouti qui tient en haleine tout au long des trois heures dix (entracte compris).

La tension et l'attention ne faiblissent pas, même dans le second et dernier acte où s'enchaînent les morceaux de bravoure des uns et des autres. Il est vrai que l'une dépend de l'autre dans ce *dramma giocoso* ("drame joyeux") qui mélange les genres : comique, pathétique, tragique, surnaturel... Sur scène, des mots et des airs d'une infinie complexité, mille fois entendus, prennent soudain une nouvelle résonance. Pris au pied de la lettre, on y aperçoit mille nuances qu'on n'avait jusque-là pas saisies. De même, on perçoit des personnages ambivalents, jamais taillés d'un seul bloc.

Le metteur en scène, qui connaît bien l'œuvre pour l'avoir déjà montée il y a une dizaine d'années, admet que *Don Giovanni* serait aujourd'hui poursuivi pour harcèlement, voire agression sexuelle. Prédéteur incontestablement mais pas que, il se montre en personnage nuancé, joueur invétéré, bon vivant, regrettant ses actes à peine commis mais ne pouvant s'empêcher de les commettre ni de résister à la tentation. Comme le meurtre du Commandeur surgit dès la première scène pour tirer sa fille, Donna Anna, des griffes du séducteur. Ce crime, il le paiera au final au prix fort. Mais entretemps, flanqué de son valet Leporello, il aura joui à plein de la vie et vécu mille aventures que les spectateurs suivent passionnément, tour à tour riant de leurs stratagèmes, ou compatissant à la douleur de leurs victimes.

Avec des partis pris assez radicaux le chef d'orchestre Julien Chauvin et le metteur en scène Jean-Yves Ruf fonctionnent manifestement en symbiose. La scénographie est réduite à sa plus simple expression. Une passerelle surplombant la scène exigüe de l'Athénée tient lieu de décor, desservie par un escalier auquel seuls les nobles ont accès tandis que la piétaille reste cantonnée sur le plateau.

Lequel plateau est occupé par les trente-six musiciens du Concert de la Loge regroupés par familles d'instruments. Le chef est lui-même à la manœuvre, dirigeant son ensemble sur instruments d'époque, tout en jouant de son violon, comme cela se faisait à l'époque de Mozart. Des couloirs de circulation entre les groupes de musiciens permettent aux chanteurs/acteurs et au chœur réduit à quatre interprètes de se glisser, de se cacher, de se poursuivre ou de s'éviter au gré de l'action fertile en rencontres et rebondissements.

Lamento déchirant

Les scènes empreintes de gravité alternent avec d'autres d'un comique irrésistible. Comme lorsqu'au deuxième acte Don Giovanni manipule Leporello telle une marionnette en lui ordonnant de se faire passer pour lui afin d'échapper aux ardeurs de Donna Elvira qu'il a plaquée. Celle-ci n'arrive pas à se défaire de son emprise et l'exprime dans son lamento déchirant « Mi tradi quell'alma ingrata ». Bouleversante également, la scène où Masetto ne se tient plus de joie retrouvant sa promise Zerlina, la petite paysanne qui se laisse séduire par Don Giovanni le jour même de ses noces.

Au finale, on ne retrouve pas le *lieto fine*, le dénouement joyeux qui généralement clôt le spectacle. C'est que ce *happy end*, sur lequel disputent encore les spécialistes, où tous les protagonistes se rassemblent pour se réjouir de la disparition du libertin, aurait été ajouté par Mozart pour complaire à la cour de Vienne en 1788 (un an après la création donc). On en reste ainsi sur cette vision d'un Don Giovanni droit dans ses bottes jusqu'au bout. Non seulement il refuse de se repentir comme le lui demande la statue du Commandeur revenu sur terre pour le punir mais persiste et signe en le traitant de « vieil infatigé ».

On pourrait regretter que le baryton Timothée Varon qui joue Don Giovanni n'ait pas dans la voix tout le soyeux ni la souplesse du séducteur idéal. Mais le défaut est largement compensé par une présence, un allant et une puissance de projection indéfectibles. Dans son sillage, le baryton-basse Adrien Fournaison, véritable clown, se révèle un Leporello hilarant avec ses airs de ne pas y toucher. Pour leur part, les trois sopranos victimes du séducteur rivalisent de brio, de justesse et d'incarnation théâtrale : Marianne Croux, Donna Anna impériale, Margaux Poguet, Donna Elvira bouleversante, et Michèle Bréant, Zerlina mutine et touchante.

Du côté masculin, le ténor Abel Zamora campe un Don Ottavio (fiancé de Donna Anna) plein de charme, et la basse Mathieu Gourlet un Masetto au grand cœur. Enfin, la basse Nathanaël Tavernier incarne un Commandeur véritablement terrifiant.

Don Giovanni, de Mozart, au Théâtre de l'Athénée jusqu'au 23 novembre,
<https://www.athenee-theatre.com/>

Bachtrack

bachtrack

L'implacable et génial *Don Giovanni* de Julien Chauvin à l'Athénée

Par Jean-Pierre Rousseau, 16 novembre 2024

Qu'il est bon (et rare) de sortir d'une soirée d'opéra la tête et le cœur en fête ! C'était le sentiment partagé par les spectateurs de la première d'une nouvelle production de *Don Giovanni*, donnée dans l'écrin idéal du petit théâtre à l'italienne de l'Athénée-Louis Jouvet, plein jusqu'au paradis.

Connaissant le parcours de Julien Chauvin et de son Concert de la Loge, on se doutait que ce projet ne manquerait ni de substance ni de surprises. Première surprise pour le public visiblement rajeuni : les musiciens sont déjà installés sur le plateau et non dans la fosse, répartis en plusieurs groupes, les vents au fond, le quatuor en quatre parts, le piano-forte du continuo à droite derrière les violoncelles. Au milieu deux tabourets : l'un où, de son violon, Julien Chauvin va diriger l'ensemble, dos au public ; l'autre, juste à côté, où viendront occasionnellement s'asseoir les protagonistes de l'ouvrage.

Quasiment pas de décors. Sur la gauche, un escalier rejoint une passerelle en surplomb, parfois masquée d'un rideau blanc ou noir. Pendant tout l'opéra, les personnages passeront d'un espace à l'autre, au milieu des musiciens qui deviennent eux-mêmes des personnages par intermittence. La simplicité de ce dispositif, qui va permettre à la production portée par l'Arcal de tourner dans plusieurs théâtres de la région parisienne et de province, n'est pas synonyme de pauvreté de moyens. Bien au contraire ! L'ingéniosité de la scénographie, la qualité des lumières, les costumes intemporels de Claudia Jenatsch vont servir une mise en scène exemplaire et une distribution exceptionnelle.

On a certes cru, au tout début, avant même les premiers accords tragiques de l'ouverture, en voyant arriver un type dépenaillé – Leporello – se grattant la tête, se postant au-devant de la scène, le regard dans le vide, qu'on allait subir une « revisitation » d'un *Don Giovanni* qui en a déjà tant vu. Et puis non, Jean-Yves Ruf s'abstient de plaquer ses fantasmes sur l'implacable et géniale mécanique du duo Mozart-Da Ponte, et prend le parti de restituer chaque rôle, chaque personnage dans sa vérité, toute sa vérité, rien que sa vérité, par une direction d'acteurs aussi rigoureuse qu'inspirée. On a rarement vu un *Don Giovanni* aussi lisible, compréhensible. À charge pour le spectateur, novice ou mélomane, de se faire sa propre opinion, d'entrer en résonance avec ce qu'il entend et voit. Comme une évidence !

Le programme nous dit que les chanteurs, tous français, ont été choisis parmi 480 candidats, et que leur moyenne d'âge est de 30 ans. Là encore, on n'a pas le souvenir d'avoir entendu un cast aussi remarquablement distribué, avec des personnalités et des tempéraments vocaux aussi parfaitement appariés à leurs rôles. Adrien Fournaison fait un Leporello roué et poltron à souhait, auquel il manque peut-être un peu de réserves de puissance. En revanche, son maître Don Giovanni (Timothée Varon) a tout pour lui, la prestance physique et la sensualité, la voix ronde et chaleureuse, mais jouant à fond l'ambivalence dans son rapport avec les femmes, ni toujours détestable, ni toujours fanfaron, parfois émouvant.

Le Commandeur de Nathanaël Tavernier, lui aussi, évite le cliché du spectre à la voix sépulcrale. La confrontation entre Don Giovanni et lui lors de la scène finale n'en a que plus de relief – c'est bien la version dite de Prague, celle de la création en 1787, qui a été retenue pour cette production, et non la version « viennoise » avec *happy end*. Masetto n'est pas non plus le rustaud mal dégrossi, limite benêt, qu'on voit trop souvent dans le promis de la jeune Zerlina. La stature, la longue chevelure et le baryton puissant de Mathieu Gourlet impressionnent. Mais c'est sans doute avec Abel Zamora qu'on éprouve les plus belles émotions : le jeune ténor compose un Don Ottavio dont le tempérament contredit le physique frêle et romantique, il a déjà une science du chant mozartien, cette légère vibration dans une tessiture admirablement tenue. On n'est pas près d'oublier son miraculeux « Dalla sua pace ».

Côté femmes, on ne sait à qui distribuer le plus de compliments : Margaux Pogue est Donna Elvira, concentré de fureur, de jalousie, et de volonté de vengeance. La voix a le corps, la couleur et la virtuosité d'un rôle que Mozart a truffé de difficultés, sans doute le plus éprouvant de tout l'ouvrage. Marianne Croux n'est pas moins convaincante en Donna Anna humiliée et blessée. La Zerlina de Michèle Bréant est tout simplement délicieuse, sans coquetterie inutile, vocalement irréprochable.

Enfin c'est bien à Julien Chauvin et son orchestre en forme olympique qu'il faut tresser les louanges les plus vives. Le violoniste s'y révèle un authentique chef de théâtre, n'oubliant jamais qu'il s'agit d'un « *dramma giocoso* » et menant toutes ses troupes au triomphe.

★★★★★

Blog culture SNES FSU

« Don Giovanni »

Une distribution jeune et brillante pour un Don Giovanni qui enthousiasme

18 novembre 2024



L'opéra de Mozart est au panthéon de tous les amateurs d'opéra. On pense le connaître par cœur et pourtant cette création où se sont associés le directeur musical Julien Chauvin avec Le Concert de la Loge et le metteur en scène Jean-Yves Ruf nous enthousiasme comme si on le découvrait.

Jean-Yves Ruf avait déjà mis en scène Don Giovanni. Il y revient et le relit après #MeToo pour faire un portrait plus fin de Don Giovanni et de ses conquêtes. Don Giovanni d'abord qu'il convient de montrer avec ses contradictions, son intelligence au service de l'accomplissement de ses fins et son refus de céder, mais aussi son cynisme, son absence d'empathie pour les femmes, qu'il trompe allègrement, comme pour son valet Leporello, qu'il ne cesse de mettre en danger en l'asservissant à ses désirs. Les femmes ensuite. Avec Donna Anna, Don Giovanni ne parvient pas à ses fins, il ne parvient qu'à tuer son père. Quant à Zerlina si elle est bien prête de céder, un peu éblouie par ce gentilhomme qui lui promet monts et merveilles, elle se méfie et réussit à gagner du temps, utilisant en fine mouche son amoureux Masetto, tout en évitant de trop le mettre en danger.

La belle idée de la mise en scène est de laisser l'orchestre au plateau bien visible et c'est très beau. C'est Leporello qui se faufile au milieu des instruments, disant qu'il ne veut servir ou Don Giovanni qui s'assied à côté du premier violon tandis que Leporello compte ses conquêtes. Les musiciens eux-mêmes deviennent partie-prenante du récit, se masquant comme s'ils étaient des invités de la fête qu'organise Don Giovanni. Un escalier mène à une passerelle au-dessus du plateau où se déroulent les rencontres des nobles et où le piège peut parfois se refermer sur Donna Anna ou sur Don Giovanni. Le passage d'un espace à l'autre offre une dynamique passionnante au jeu des chanteurs. C'est sur la passerelle qu'apparaît le Commandeur et sur le plateau que Don Giovanni mourra.

La partition musicale est assurée par Le Concert de la Loge fondé il y a bientôt dix ans par Julien Chauvin avec le souhait de faire revivre une formation célèbre du XVIIIe siècle qui portait ce même nom. C'est Laurent Muraro qui le dirige ici, tout en jouant le rôle de premier violon. Le fait que l'orchestre soit sur le plateau et non dans une fosse favorise l'interaction entre les musiciens et les chanteurs.

L'ARCAL qui a produit le spectacle a fait le choix de la jeunesse. La moyenne d'âge des interprètes est de 30 ans. En longue redingote noire, Timothée Varon incarne un Don Giovanni sombre, séducteur mortifère sûr de son rang. Adrien Fournaison dépasse le caractère comique souvent attaché à Leporello en laissant voir la complexité du personnage, attaché à son maître, dont il se verrait bien en double, et en même temps tentant d'échapper à son statut de serviteur. Margaux Poguet campe une Donna Elvira, qui n'est pas que douleur de femme abandonnée, mais revendique fièrement son droit à être reconnue et aimée encore. Marianne Croux incarne Donna Anna, attachée à venger son honneur et son père assassiné, exigeant de son fiancé Don Ottavio (Abel Zamora) qu'il tue Don Giovanni. Michèle Bréant est une Zerlina magnifique. Menue, rusée, tentée puis fuyante, elle incarne à la perfection cette jeune paysanne qui cherche et trouve la voie pour échapper à Don Giovanni tout en protégeant son fiancé, Masetto (Mathieu Courlet). Nathanaël Tavernier en Commandeur complète la distribution.

Un magnifique Don Giovanni porté par une mise en scène fine et une distribution pleine de jeunesse et de fougue.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 23 novembre au Théâtre de l'Athénée-Louis Jouvet, 4 square de l'Opéra louis-Jouvet, 75009 Paris – du mardi au samedi à 20h, dimanche à 16h – Réservations : 01 53 05 19 19 ou www.athenee-theatre.com – Reprise à l'Opéra de Massy les 13 et 16 décembre à 20h et le dimanche 14 à 16h, 17 et 18 janvier à l'Atelier Lyrique de Tourcoing, du 24 au 26 avril à l'Opéra Clermont Auvergne

Classiquenews

CRITIQUES | opéras

Édité le: 20 novembre 2024

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre de l'Athénée, le 15 novembre 2024. MOZART : Don Giovanni. T. Varon, M. Croux, M. Pogue, A. Fournaison, A. Zamora, N. Tavernier... Jean-Yves Ruf / Le Concert de la Loge / Julien Chauvin (direction)

 Par Pedro Octavio Diaz

Don Giovanni de Da Ponte/Mozart est aussi une fable à la morale galvaudée malgré la damnation finale issue directement de la pièce de **Tirso de Molina**, *El burlador de Sevilla*. Oeuvre d'une modernité glaçante et diamant de jais de la célèbre Trilogie conçue avec Da Ponte, *Don Giovanni* peut passer pour une critique du séducteur fanfaron et cynique. Cependant la réalité semble apparaître à travers les faux semblants de quelques « *maschere galanti* ». Ce postulat semble motiver la mise en scène de **Jean-Yves Ruf** dans cette très belle production de la compagnie ARCAL, dirigée par **Catherine Kollen**.

Le dispositif en tréteaux surplombe l'orchestre sur le plateau qui est une des signatures du metteur en scène. Certains procédés dramatiques sont assez classiques. On ne lui reprochera pas cet académisme longtemps puisque sa direction d'acteurs est brillante. Alors que l'on connaît *ad nauseam* cet opéra, Jean-Yves Ruf le métamorphose et sait envelopper les solistes de toute la sincérité brutale du livret de Lorenzo da Ponte. Les personnages sortent de leur caricature pour devenir totalement humains. Paradoxalement c'est Don Giovanni qui tombe parfois dans l'approximatif. Or, Don Giovanni, dans la conception de M. Ruf, est le révélateur des hypocrisies des autres. Les vertus des uns, portées en bandoulière, ne sont que les atours des pires défauts. Ici Donna Anna est une fausse prude à la tartufferie manifeste. Don Ottavio est un être tourmenté, un véritable romantique, sincère mais complexe. Elvira porte les stigmates de la victime consentante, enivrée d'amour parce qu'abusée. La pire étant Zerlina, petite chipie manipulatrice, faussement revêche et coquette. Masetto est une sorte de niguedouille, une brute épaisse. Le Commandeur cesse d'être la figure hiératique, marmoréenne de morale, il est frustré et ivre de vengeance, aveuglé par ses principes rétrogrades. Leporello se révèle finalement un être fragilisé par les frasques de son maître et touchant, un pierrot quasiment rêveur. Jean-Yves Ruf nous propose des lames de tarot où Don Giovanni tire la carte de la mort au moment où sa liberté est au zénith. Le triomphe de Don Giovanni finalement est celui des êtres libres ? Corollaire cynique et quelque peu désenchanté. Dans cette mise en scène fantastique, Jean-Yves Ruf a réinventé un mythe et le rend encore plus légendaire, il renoue ainsi avec le « *burlador* » qui n'est autre chose qu'un « *desengañado* », un blasé avec une soif d'absolu que rien ni personne peuvent désaltérer.

Avec une telle mise en scène, le partenariat musical de **Julien Chauvin** et ses musiciennes et musiciens du **Concert de la Loge** ont interprété cette partition avec une telle fraîcheur, mâtinée de sincérité, qu'il nous semblait redécouvrir un bijou inconnu de Mozart. Les attaques d'une justesse à la perfection et les nuances explosant de couleurs nous ont passionné. Les pupitres d'un équilibre parfait ont secoué la charmante bonbonnière de la salle de l'Athénée, avec les passions déchaînées de Don Giovanni et ses interminables conquêtes.

Intégralement composé de jeunes solistes, la distribution est tout bonnement parfaite et équilibrée. Giovanni est campé par **Timothée Varon** au timbre sombre et souple, malgré parfois quelques limites dans l'agilité et un jeu souvent raide. Face à lui la cohorte féminine est menée tambour battant par l'Elvira de rêve de Margaux Pogue au timbre riche et puissant, formidable dans les nuances. **Marianne Croux** est une Anna tout aussi formidable, avec des moyens extraordinaires et des aigus diamantins. Zerlina est **Michèle Bréant** dont le timbre est d'une agilité impressionnante, nous eussions voulu peut être un peu plus de projection par moments. **Abel Zamora** est un Ottavio avec une tessiture aux mille couleurs et d'une belle sincérité dans le jeu, il nous fait découvrir toutes les nuances musicales et histrioniques du rôle avec un immense talent. **Mathieu Gourlet** a une voix magnifique et une présence scénique hors pair malgré le côté benêt de Masetto. **Adrien Fournaison** est un Leporello idéal avec une tessiture aux graves veloutés et une incarnation émouvante d'un rôle souvent cantonné aux sbires. Captivante distribution pour cette production, leurs voix demeurent dans l'esprit des heures après avoir vu le spectacle.

Don Giovanni triomphe ainsi de la mort et passe par nos émotions comme une ombre mystérieuse. Doit-on tourner le dos à cet « anti-héros » fascinant ou simplement nous regarder dans son reflet ? N'oublions pas que la plus rude morale drapée sous la bure sévère, la somptueuse soie vermillon qui nous détermine et nous conduit à la quête irrésistible de l'absolu.

Arts-chipels.fr 1/2



OPÉRA

DON GIOVANNI. UNE BELLE HARMONIE INTERPRÉTATIVE POUR UN MIRACLE MUSICAL : CELUI DE L'OPÉRA MOZARTIEN.

20 NOVEMBRE 2024

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



Le Commandeur, Donna Anna, Don Ottavio. Phot. © Simon Gosselin

Les propositions, théâtrale de Jean-Yves Ruf et musicale de Julien Chauvin et du Concert de la Loge, offrent un moment de pur bonheur à cette pièce « joyeuse » plutôt dramatique dont le thème reste, encore aujourd'hui, un grand sujet de fascination.

L'histoire de Dom Juan n'a cessé de reparaitre au fil du temps, au point que l'appellation de « don juan » s'est appliquée à tous les séducteurs de la planète. Mozart et son librettiste, Lorenzo Da Ponte, s'engouffrent dans ce thème, plus d'un siècle et demi après l'invention du personnage par Tirso de Molina auquel le librettiste fera quelques emprunts. Dans l'intervalle, Molière, Gluck, pour un ballet, et Goldoni s'en seront emparés. Byron, Balzac, Musset, Mérimée ou Pouchkine, pour n'en citer que quelques-uns, suivront au siècle suivant, sans compter la théorie des auteurs du XX^e siècle qui explorent les différentes facettes du personnage. Parce que dans le mythe « Dom Juan » se retrouvent des thèmes que chaque époque peut mettre en avant. Si dans ses débuts la punition divine du « méchant » au nom de la moralité, alliée à la présence du surnaturel, sont privilégiées, c'est la révolte et la volonté farouche de liberté, même au prix de sa vie, d'un héros tout en excès qui exalte la sensibilité romantique. Sa frénésie de séduction et l'endroit où elle prend sa source – dont une possible homosexualité refoulée – constitueront l'un des sujets d'intérêt de la période contemporaine.

Un Don Giovanni à la rencontre de notre époque

C'est à la lumière de notre perception d'aujourd'hui que Jean-Yves Ruf regarde Don Giovanni. Non pour lui infliger un traitement passé sous les fourches caudines du politiquement correct, qui viserait à censurer l'histoire, voire à la faire disparaître du patrimoine artistique, mais pour analyser la complexité du personnage et, plus généralement, d'autres personnages de la pièce. Ainsi de la jeune Zerlina, qui joue, avec son amoureux Masetto et Don Giovanni, un jeu qui n'est pas que d'innocence, ou de Donna Elvira qui l'a vraiment dans la peau, son chevalier infidèle, au point de s'aveugler jusqu'à la fin sur sa rédemption possible. Aucun des personnages n'est complètement sauvable. Donna Anna est une passionaria de la vengeance, son fiancé, Don Ottavio, semble un personnage bien tiède, Masetto, quoiqu'un peu nounours manipulé par tous, n'est pas seulement le benêt qu'on croit, bref, ils sont très humains et Jean-Yves Ruf nous invite à nuancer nos points de vue. Les costumes seront à l'unisson. Modernes mais sans datation précise. Pardessus militaire pour le « chevalier » Don Giovanni, costumes chic pour les dames nobles, tenues plus relâchées pour les autres, mais choix de la blancheur et des teintes claires pour les p'tits jeunes, les « purs » qui se tireront de ce jeu dangereux, Zerlina et Masetto.

Don Giovanni et Leporello, couple infernal

Il a beaucoup été écrit sur la relation maître-valet qui lie Dom Juan / Don Giovanni et son serviteur et les interprétations des deux personnages ont varié selon les lectures que les différentes époques ont fait des personnages. Jean-Yves Ruf choisit, encore une fois, d'éviter la simplification. Si Leporello évolue dans le registre du cocasse, proche de la *commedia dell'arte*, avec son pantalon trop court et sa tenue débraillée, alternant obséquiosité matinée d'esprit de lucre et fascination qui le conduit à singer son maître, son attitude n'en comporte pas moins des éclats de révolte et de refus. Trouillard, veule, lâche, ce n'est cependant pas sans une certaine satisfaction qu'il énumère à Donna Elvira le nombre de conquêtes – réelles, présumées ou inventées ? – qu'il prête à son maître. De son côté, Don Giovanni n'est pas mieux loti. Ses tentatives de séduction, qui le mènent à l'agression sexuelle vis-à-vis de Donna Anna, ne sont que des ratages et, chaque fois qu'il est mis en cause, c'est Leporello qu'il pousse devant lui comme bouclier protecteur, lui à qui il demande d'endosser son paletot – et son personnage – pour échapper à ses poursuivants. Le héros romantisé a du plomb dans l'aile et c'est dans une demi-fuite, sur l'escalier qui descend de l'étage « noble » que dans un sursaut, il accepte, au nom de la « liberté », de prendre la main du Commandeur qui l'entraînera aux Enfers.

Un espace scénique inédit

Jean-Yves Ruf et Julien Chauvin font le choix de ne pas mettre les musiciens dans la fosse d'orchestre mais sur la scène. Attitude éminemment significative de la place accordée à la musique dans le spectacle en la mettant sur le même plan que le jeu des interprètes chanteuses et chanteurs. Non seulement cette position de l'orchestre permet d'écouter l'œuvre autrement, comme la conjonction magique d'une composition musicale étonnante et d'une forme théâtrale qui en est indissociable, mais elle devient un élément du jeu scénique. Jean-Yves Ruf crée ainsi un double niveau en installant une passerelle qui traverse la scène de cour à jardin. Elle est, dans la première partie, l'espace privilégié de cette noblesse qui règne sur le commun des mortels. Elle est la demeure de Donna Anna où Don Giovanni essaie de la violer, dans un espace rendu fantasmagique par le rideau qui masque la scène à travers lequel la lutte entre la jeune fille et le séducteur se devine dans les ombres qui se dessinent derrière le rideau et prennent des proportions gigantesques. Elle est l'endroit où Donna Elvira s'oppose à Don Giovanni, où elle dénoncera à Donna Anna et à son fiancé la trahison du séducteur et le meurtre du Commandeur.

Arts-chipels.fr 2/2

À l'étage inférieur, au parterre, l'orchestre, réparti sur la scène, laisse des passages entre les groupes d'instruments. C'est là que Leporello se retrouve sans son maître pour monologuer, là que les personnages se recherchent et se fuient, dans le labyrinthe créé par les chemins entre les musiciens et les sorties de scène possibles. Un niveau qui symbolise l'être, peut-être, contre le paraître. L'endroit où échouent ceux qui sont descendus de leur piédestal-passerelle surélevée par l'escalier à jardin qui ramène à l'orchestre. Le niveau de la scène est le théâtre de la liesse populaire. Là encore la référence à la *commedia dell'arte* vénitienne surgit, avec son cortège de masques dont s'affublent aussi les instrumentistes. Le bal donné par Don Giovanni pour arriver à ses fins avec Zerlina devient ainsi l'espace dans lequel la musique est partie prenante et symbolise le mélange qui intervient alors entre classes sociales, que Don Giovanni, par sa volonté de faire feu de tout bois, encourage.

Une interprétation orchestrale exemplaire

Ce qui ressort de cette mise en espace, c'est aussi une autre manière d'écouter Mozart. Du côté de l'orchestre, fondé par Julien Chauvin, adepte de la révolution baroque et de l'interprétation sur instruments anciens, le Concert de la Loge, qui pratique néanmoins un large répertoire s'étendant jusqu'au début du XX^e siècle, défend une nouvelle pratique du concert, renouant avec la spontanéité et les usages de la fin du XVIII^e siècle qui mêlaient différents genres et artistes lors d'une même soirée, ou concevant des passerelles avec d'autres disciplines artistiques. Julien Chauvin, violoniste, avec la volonté de rendre aux instrumentistes une part d'autonomie et de responsabilité, dirige, comme cela a pu être l'usage avant le XIX^e siècle, depuis un pupitre central, la formation orchestrale.

L'enthousiasme est perceptible dans la dynamique avec laquelle les musiciens s'emparent de la partition. Ce qui frappe, c'est l'impression d'entendre chaque instrument pousser sa voix propre, en accord avec ce que conte l'histoire, et la précision avec laquelle *piani* et *forte* se relaient pour marquer les oppositions, dans un discours très nuancé qui ne noie pas la musique dans une masse indistincte.

Une interprétation lyrique épatante

Du côté des artistes lyriques, c'est à l'Arcal, sous la direction de Catherine Kollen, qu'on doit leur sélection. L'Arcal, compagnie nationale de théâtre lyrique revendique une création lyrique connectée à la société et intervient aussi bien dans les opéras, les théâtres et les scènes nationales que sur l'ensemble du territoire, en zones urbaines et rurales, dans les cafés, halles, salles des fêtes, établissements scolaires de tous niveaux ainsi que dans les ehpad, centres d'hébergement, centres sociaux et prisons.

L'Arcad a retenu de 8 jeunes interprètes (âge moyen 30 ans) parmi les 480 qu'elle a auditionnés. Ce qui frappe dans leurs prestations, c'est non seulement la vie qu'ils insufflent à leurs personnages, mais surtout l'impression d'ensemble qu'ils produisent. Tous, dans leurs registres, sont intéressants. Mais dans cet opéra où Mozart multiplie duos, trios et ensembles chantés, où les voix se mêlent à l'unisson ou se chevauchent dans une architecture musicale complexe, ils et elles chantent en symbiose, sans qu'aucun d'eux ne prenne le pas sur l'autre, ne veuille s'imposer au détriment des autres. Et même si de petites différences de puissance sont sensibles, elles se fondent dans l'extraordinaire force expressive musicale et chantée qu'impose Mozart.

L'addition de tous ces éléments crée un beau moment de spectacle qui donne à la richesse de la création d'opéra mozartienne toute son amplitude. Le public ne s'y trompe pas, en faisant une véritable ovation aux interprètes...

Télérama

Télérama'

SCÈNES



Don Giovanni

Opéra
Wolfgang Amadeus Mozart

Un orchestre installé sur le plateau et une scénographie astucieuse donnent au chef-d'œuvre de Mozart une dynamique et une chaleur singulières.

TTT

Tout un opéra mozartien dans la bonbonnière de l'Athénée, plutôt réservée, par son format modeste, au théâtre musical et aux œuvres chambristes ? On n'osait croire la chose possible, et pourtant le *Don Giovanni* récemment proposé par la compagnie lyrique l'Arcal aura ravi les fidèles du théâtre parisien. Clé de ce miracle : l'astucieuse scénographie de Laure Pichat rend le spectacle, en tournée nationale jusqu'en 2026, adaptable à tous les espaces, même privés de fosse d'orchestre. Elle installe en effet les instrumentistes sur le plateau, à égalité avec les chanteurs, lesquels disposent aussi d'un second niveau grâce à la passerelle surélevée qui traverse toute la scène. Cela crée une dynamique de jeu inédite, notamment pour les musiciens du Concert de la Loge, dirigés par leur chef, Julien Chauvin, depuis son violon. Là pour accompagner l'action, ils font preuve d'une verve et d'une chaleur d'autant plus sensibles qu'elles sont exposées aux regards du public.

Et deviennent parfois, sans poser l'archet, des acteurs à part entière.

Également au service de ce récit mené sans temps mort, un joli plateau de jeunes chanteurs, où se distinguent particulièrement le *Don Giovanni* ombrageux et jouisseur du baryton Timothée Varon, et la *Donna Elvira* chavirée par ses émotions de la soprano Margaux Pogueat. Sobre et lisible, la mise en scène de Jean-Yves Ruf ne cherche pas à explorer, comme d'autres avant lui, les motivations ambiguës des victimes de *Don Giovanni*. Située dans un espace-temps indéterminé, où les éléments de décor sont réduits à la portion congrue et où les élégants costumes de Claudia Jeratsch n'appartiennent à aucune époque, elle mise tout sur la direction d'acteurs pour raconter la chute d'un prédateur terriblement humain. Mû par son seul désir, *Don Giovanni* ignore l'empathie, et refuse de se soumettre à l'ordre divin comme à l'ordre social ; l'opéra se termine juste après sa descente aux enfers, au risque de décevoir les admira-

Un *Don Giovanni* ombrageux (Timothée Varon) fait chavirer une *Donna Elvira* intense (Margaux Pogueat).

teurs du chœur final moraliste, un brin artificiel, qui tenait autrefois lieu de dénouement heureux. Et que la production, soucieuse de contemporanéité, escamote sans dommage.

► Sophie Bourdais

| 3h10 | Du 13 au 16 déc., Massy ; les 17 et 18 jan., Tourcoing ; le 12 avril, Perpignan ; du 24 au 26 avril, Clermont-Ferrand...

Télérama Sortir

Télérama'

Classique

Sélection critique par
Judith Chaine

Don Giovanni

Les 15 et 19 nov., 20h, le 17 nov., 16h, Théâtre de l'Athénée-Louis-Jouvet, 4, square de l'Opéra-Louis-Jouvet, 9^e, 01 53 05 19 19. (12-46 €).

******* Monter *Don Giovanni* aujourd'hui, est-ce encore possible? Le metteur en

scène Jean-Yves Kuri se pose la question en retrouvant, une dizaine d'années après une première production, cet opéra de Mozart.

« En m'y replongeant, je mesure à quel point notre regard collectif a changé. On ne peut plus excuser la conduite de *Don Giovanni* [...]. À partir de là, faut-il refuser de monter cet opéra? » écrit-il. Certes non. La fonction du théâtre est de mettre au jour nos complexités! Découvrons donc ce spectacle à l'Athénée, avec, en fosse, Le Concert de la Loge, dirigé par Julien Chauvin, et sur scène une jeune et brillante troupe de chanteurs.

